

MARA MAGDA MAFTEI

Université de Bucarest

Quand l'exil à l'intérieur du pays engendre la Peur

ABSTRACT: In this short paper, we propose to analyze the Fear experienced by the Romanian intellectual when Secret Police could knock at his door at any time of night or day to imprison and torture him.

Inoculate Fear represented the main instrument of torture practiced by the communist Secret Police. Examples extracted from writings of two intellectuals subjected to communist terror (N. Steinhardt and C. Noica) will show us the states of mind man experiences from the moment the idea of Fear seeps into his head to different “strategies” imagined in order to live with it.

KEYWORDS : exile, communism, prison, Fear, Nicolae Steinhardt, Constantin Noica

La Peur peut précéder la Mort ou bien au contraire, elle peut assurer la continuité de la Vie, non sans avoir opéré tout de même un changement à l'intérieur de l'être humain. Rien de plus naturel que la Peur, chez l'animal comme chez l'homme. Si, chez le premier, elle se manifeste instinctivement, l'homme, doté d'une conscience puis d'une moralité – donc d'une conscience morale –, mène une véritable bataille contre la Peur. Sa raison se forge... jusqu'au moment où il se confronte à la Peur. Il retombe alors brusquement dans l'instinct. Il comprend vite que maîtriser la Peur est difficile voire impossible.

Nous nous proposons d'analyser dans le cadre de ce court papier la Peur expérimentée par l'intellectuel roumain quand celui-ci redoute que la Sécurité débarque chez lui, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, pour l'incarcérer et le torturer.

Ce ne sont pas les aspects politiques qui nous intéressent, mais la manière dont la Peur fut expérimentée, humanisée, transformée par les intellectuels en question. Il nous faut rappeler en préambule que la politique roumaine de l'entre-deux-guerres vacille entre démocratie et nationalisme. En Roumanie, la démocratie est déchirée à l'époque entre la nécessité d'instaurer une société capitaliste et le constat que subsistent des relations économiques féodales (cf. ORNEA,

1995). Ce fut en même temps l'une des périodes les plus effervescentes de toute l'histoire moderne du pays du point de vue culturel. Le professeur Nae Ionescu créa la *génération '30* et c'est aussi lui qui la poussa vers l'enrôlement plus ou moins effectif (en tout cas relayé dans la presse) dans la Garde de Fer, parti d'extrême-droite (cf. ORNEA, 1980). Cette génération compta plus d'une trentaine d'intellectuels, la plupart morts dans les prisons communistes justement à cause de leur engagement légionnaire. Leur groupe s'est finalement scindé en deux : ceux qui restèrent en Roumanie (dont Nicolae Steinhardt et Constantin Noica, les survivants les plus connus, qui vécurent la Peur sous différentes formes, notamment dans les prisons communistes, et nous laissèrent une trace écrite de cette expérience) et les « vainqueurs », ceux qui firent leurs adieux à leur passé et à leur pays, notamment Emil Cioran et Mircea Eliade, devenus ensuite des réfugiés aux yeux de la Sécurité roumaine.

Une grande littérature fut consacrée à ce sujet riche et lourd. Concernant les expériences douloureuses passées en prison par des intellectuels roumains, la plupart de l'information n'a vu le jour qu'après 1990. Comme par exemple les confessions des derniers survivants des prisons communistes roumaines (cf. STEF & STEF, 2014).

Les vingt-cinq intellectuels condamnés en même temps que Noica (chef de file arrêté le 11 décembre 1958) totalisèrent 268 années de prison et 183 de déchéance civique (cf. *Prigoana*, 2010). Tous les condamnés furent libérés avant le terme de la sentence, grâce à l'assouplissement du régime communiste du milieu des années 1960.

Mais notre intérêt portera ici sur la Peur, utilisée comme instrument idéologique, sur la Peur ressentie par l'homme quand sa liberté psychologique et physique est menacée. Les exemples tirés des deux écrits des intellectuels soumis aux terreurs communistes nous montreront tout le trajet par lequel l'homme passe du moment où l'idée de la Peur s'infiltré dans sa tête jusqu'aux différentes « stratégies » destinées à la subir et à cohabiter avec. *Jurnalul fericirii* (*Le journal de la félicité*) de Nicolae Steinhardt, un des inculpés du groupe, dévoile aux lecteurs comment l'auteur arrivera à pactiser avec la Peur. De même, dans *Rugați-vă pentru fratele Alexandru* (*Priez pour le frère Alexandre*), Constantin Noica nous montre sa « méthode » pour résister aux ténèbres de la Peur.

Tout d'abord, Noica comme Steinhardt rentrèrent en prison en étant déjà « de l'autre côté » du célèbre mythe de Miorița¹, mythe qui illustre la position du peuple roumain face au destin. Une position résignée. Par « de l'autre côté »,

¹ Miorița est une légende populaire qui raconte l'histoire de trois bergers qui sont très amis au début. Mais deux d'entre eux deviennent jaloux sur le troisième, plus prospère qu'eux. Ils planifient l'assassinat de leur ami. Leur complot est découvert par un mouton fidèle au troisième berger, qui lui raconte l'histoire. Mais le berger refuse de prendre aucune mesure contre les deux complices, en attendant résigné son destin. C'est la philosophie du peuple roumain, qui acceptera toujours son destin sans révolte et sans ressentiment.

nous entendons le côté opposé à Eliade mais surtout à Cioran, qui voient dans ce mythe soumission et sacrifice. Steinhardt et Noica (qui eux sont restés en Roumanie) insistent : *Miorița* ne signifie pas renonciation, fatalisme, passivité et pessimisme, mais au contraire lucidité. La Vie et l'Histoire sont tellement absurdes qu'il faut les accepter telles quelles. La liberté de l'esprit réside dans l'acceptation du destin, non pas dans la révolte absurde contre celui-ci.

En décembre 1959 tous les membres du *groupe Noica-Pillat* sont donc arrêtés. À l'exception de Nicolae Steinhardt. La Sécurité n'a pas oublié ce dernier. Elle l'a épargné dans un but précis : témoigner contre ses amis, la plupart des anciens légionnaires. Steinhardt vit avec son père, âgé de 82 ans, dans un studio misérable. Le 31 décembre 1959 à 8 heures du matin, le fils est convoqué par la Sécurité. C'est son père qui avait reçu la convocation et l'avait signée pour lui. Il la lui montre en le réveillant le jour même tôt le matin lui conseillant de faire ses valises afin de rejoindre ses amis en prison.

Malgré huit heures d'interrogatoire (des promesses alternant avec des menaces), Steinhardt ne céda pas. La Sécurité le laissa partir avec en revanche un délai de trois jours de réflexion, de vendredi à dimanche. Les gens « normaux » préparaient la Nouvelle Année. Le fils avait de l'espoir, contrairement au père qui se fâcha contre son enfant. Il ne fallait pas dénoncer ses amis. Le fils l'écouta en silence. La Peur commença à s'infiltrer petit à petit. Le père lui présenta la prison comme l'unique solution :

C'est vrai, dit mon père, tu auras des journées très difficiles. Mais les nuits seront calmes, tu dormiras bien. Tandis que si tu acceptes d'être témoin de l'accusation, tu auras, c'est vrai, des journées meilleures, mais tes nuits seront infernales. Tu ne pourras plus jamais fermer l'œil. Tu ne vivras plus qu'avec des somnifères et des calmants ; abruti et sommeillant toute la journée, et la nuit affreusement éveillé [...]

STEINHARDT, 1995 : 24

Le fils saisit ces mots, mais ressentit un mélange de Peur et d'Espoir. Rien de pire ! Le temps passa. Personne ne se présenta à sa porte. Il se remit rapidement, mais s'attendait tout de même à voir le Mal taper à chaque seconde. La Peur s'infiltrait comme un serpent, lui montait jusqu'au cou :

J'ai peur (une peur bien ancrée dans tout le corps) et plus encore. J'ai terriblement peur, j'ignorais que j'étais aussi peureux. C'est une découverte affreuse, à laquelle je ne vois pas de remède. J'ai peur, c'est cela, totalement, je rentre dans la peur comme quelqu'un qui rentre dans un scaphandre. Je suis quand même encore capable de la maîtriser, de la cacher. Mes dents ne claquent pas encore, je ne suis pas encore blafard, je ne vomis pas encore du fiel vert.

1995 : 42

La Peur crée une nouvelle identité, révèle à l'être humain une autre facette de sa personnalité. La Peur transforme aussi à tout jamais, car elle vient rarement seule. Il faut apprendre à vivre avec la Peur, pactiser avec elle, la comprendre, ce qui engage beaucoup d'énergie, du temps et de la patience. La Peur recouvre l'être et annihile toute sa liberté. Un homme sous le joug de la Peur ne s'appartient plus. Son univers change et il faut tout redéfinir en fonction du sentiment maître, qui est la Peur. Celui qui l'a connue ne ressort jamais indemne de la bataille menée incessamment contre Elle.

Le lundi 4 janvier 1960 quand Nicolae Steinhardt partit avec sa valise, il sut qu'il lui faudrait s'entraîner à recevoir ce sentiment nouveau, à apprendre à le transformer, à s'en faire un ami, car sur le chemin de la souffrance et de la douleur, elle, la Peur, serait toujours derrière lui, prête à l'envahir à tout moment. La Peur change complètement le rapport à soi-même. Il est alors nécessaire d'activer des ressources nouvelles, comme l'audace, afin de lutter contre la Peur, c'est-à-dire contre soi-même à un moment donné, car la Peur n'a pas honte, elle envahit rapidement, comme de l'eau qui jaillit d'un tuyau cassé, chaque cellule de l'être... En définitive, le personnage principal de la dictature c'est Elle, la Peur. Si l'homme n'expérimentait pas ce sentiment atroce, les régimes totalitaristes auraient beaucoup moins de succès.

Quand il fut incarcéré, Steinhardt pensa : *ça y est, je vais mourir*. Quand on s'attend à mourir à chaque instant, la mort représente une solution et l'être arrive finalement à survivre. La Peur arrive toujours accompagnée de la Mort. Au cas où ! Mais chaque jour passé compte et chaque jour représente une victoire, car bien loin derrière la Peur se cache aussi l'Espoir, étouffé et déchiré. Cependant, Steinhardt nous présente une autre solution : « On ne peut rien faire à un homme qui pense que tout est perdu », argumente-t-il. Le pari est, alors, simple : à un homme qui *meurt de peur*, on peut tout faire. C'est en revanche à quelqu'un qui a vaincu la Peur qu'on ne peut plus rien faire. Mais comment peut-on arriver à vaincre la Peur, loin des solutions trouvées dans les livres, des belles théories médiatiques des psychologues ? Comment peut-on maîtriser la Peur quand on se trouve seul face à son tortionnaire ? Même bien après, quand l'homme retrouve une sorte de liberté en sortant de prison, il doit se battre contre sa propre mémoire chargée de toutes les souffrances infligées. Personne ne ressort le même de la prison. La Peur transforme. Puis la mémoire individuelle contamine la mémoire collective. Le mal s'étend petit à petit.

La bataille pour rester un homme commence pendant l'incarcération et continue bien au-delà. C'est en prison, quand le sommeil ne lui appartient plus, quand il est privé de la satisfaction de tous ses besoins primaires, que l'homme trouve sa propre solution pour lutter contre la Peur. Celle du *juif légionnaire*, comme fut nommé Steinhardt, surgit comme une sorte de révélation. Il découvrit Dieu et se fit même baptiser en prison par un prêtre orthodoxe, compagnon de cellule. En sortant de cinq années passées dans les geôles communistes, Steinhardt

choisit la voie religieuse. Il choisit l'*acédie*, c'est-à-dire la version monastique du spleen. Il définira pleinement l'*acédie* au cours de sa correspondance avec Cioran. La correspondance entre un Cioran mature, bien installé en France, et un Steinhardt marqué par l'expérience de la prison et entre-temps devenu moine, la correspondance entre un Cioran qui accepte difficilement l'*acédie* comme partie de la condition humaine et un Steinhardt qui la soigne avec un seul antidote : le calme irrationnel, à la limite de la folie, apporté par la religion. Dans ses lettres, Steinhardt demande à Cioran de cesser de blasphémer, d'adopter une attitude plus humble devant la vie, suivant l'exemple du berger dans *le mythe de Miorița* (que Cioran a en horreur !), car être élu de Dieu signifie être abandonné par Lui. Mais Cioran aurait-il pu changer ? Les lettres de Steinhardt furent finalement interceptées par la Sécurité (cf. *Caietele de la Rohia*, 2000, 2011), qui le surveilla jusqu'à la fin de sa vie.

En guise de conclusion, Nicolae Steinhardt fit la prison communiste entre 1959 et 1964, à cause de son refus de témoigner contre Constantin Noica. Steinhardt fut aussi accusé par la Sécurité d'avoir lu *La Tentation d'exister*, que Cioran lui-même lui avait expédié de Paris. Lire un tel livre était considéré par la Sécurité roumaine comme un « attentat » contre la république socialiste !

À sa sortie, Steinhardt rédigea *Jurnalul fericii* nourri de ses expériences de la terrible prison communiste. Ce fut son testament littéraire, confisqué à deux reprises par la Sécurité. Des variantes de son *Journal* parvinrent à quitter la Roumanie avec le concours de ses amis et des fragments en furent lus par Monica Lovinescu à la Radio Europe Libre entre 1988–1989. Cependant, le *Journal* vit le jour peu après 1989 comme une sorte d'ode à la Peur qui terrorise l'homme et que Steinhardt arriva à maîtriser et à supporter. Comme pour Alexandre Soljenitsyne, la souffrance endurée dans la prison le transforma. Juif d'origine, Steinhardt décida en prison de se convertir au christianisme. C'est la foi qui l'aïda à supporter le froid, la faim, la douleur, les abus physiques perpétrés par la Sécurité.

Jurnalul fericii est plus qu'un journal, car il abonde en interprétations de la Bible, citations, chroniques de lectures de Steinhardt. Élève de Nae Ionescu, Steinhardt mentionne le nom de son professeur avec admiration régulièrement dans son *Journal*, comme il évoque d'ailleurs son estime pour la Garde de Fer, notamment pour Corneliu-Zelea Codreanu, pour le Maréchal Ion Antonescu, et sa répugnance pour le roi Carol II. Nous y retrouvons les mêmes jugements communs à Cioran et à toute leur génération, avec cette différence que Cioran et Eliade ont préféré s'enfuir et taire leurs choix de jeunesse. La Peur fut en définitive plus grande chez ces derniers ! *Jurnalul fericii* représente, au contraire, une ode à l'optimisme de la part d'un homme qui connut le pire de la souffrance qu'il est dû à l'homme de connaître. C'est ainsi une philosophie dure, issue de l'expérience de la prison, du vécu, à côté de laquelle les lamentations d'autres philosophes semblent puérides.

Nicolae Steinhardt meurt le 30 mars 1989 après avoir réussi, comme son ami Constantin Noica, à se détacher de tout le mal que le communisme lui infligea, jusqu'à pardonner et à comprendre.

Pour l'autre philosophe roumain, Constantin Noica, contre qui Steinhardt refusa d'être témoin dans le cadre du procès intenté par la Sécurité, l'équivalent de l'*acédie* est l'*ahoretie*, c'est-à-dire la maladie de l'esprit caractérisée par le refus de la participation, de l'action, par l'acceptation de la défaite. L'*ahoretie* inflige à celui qui l'éprouve l'indifférence, un attrait pour tout ce qui se détache de ce monde. Ainsi, pour Noica, la solitude est une condition *sine qua non* pour achever son œuvre. La solitude apparaît dans un de ses plus beaux livres, rédigé en 1934, *Mathesis sau bucuriile simple (Mathesis ou les joies simples)* comme une condition de la culture de type géométrique (culture Owest), la seule capable d'assurer domination et continuité. L'homme, l'unique être entraîné à la solitude, peut se détacher de l'histoire, du périssable. Le refus de toute détermination sociale, la non-implication, sont le chemin difficile, mais nécessaire, pour tourner le dos à la misère de l'histoire et se concentrer sur l'écriture. Mais dans les Balkans domine une culture de type historique, avec la suprématie du vécu, d'une réalité nourrie par une histoire tourbillonnante. Les faits historiques abondants représentent un bon matériel pour l'écriture, mais il faut se soustraire aux événements (donc à la culture de type historique) afin d'accomplir son œuvre. Pour assurer sa pérennité, le créateur doit se rallier au modèle offert par la culture de type géométrique, à son formalisme. Noica appréciera plus tard les années passées en résidence forcée à Câmpulung-Muscel, cette sorte de passivité, de lassitude vis-à-vis de l'histoire. Comme Cioran, retiré dans sa mansarde parisienne, habitué à mener une vie sans implication dans les événements contemporains, Noica, vers la fin de sa vie, s'isole à Păltiniș. Il explique ainsi son choix : « Solitude, géométrie et éternité. Il existe une dialectique de l'esprit que personne ne peut défaire, à laquelle personne jamais ne met de point final. D'ici, de cet angle de vue, s'ouvrent les chemins de la vraie vie » (NOICA, 1992 : 80).

En 1958, Noica est arrêté pour des motifs culturels et idéologiques : la lecture de *La Tentation d'exister* de Cioran et de *La Forêt interdite* de Eliade. Le nom de Cioran intrigue de plus en plus la Sécurité. L'échange de lettres entre Cioran et Noica constitue aussi une faute grave (Cioran adresse sa *Lettre à un ami lointain*, essai publié dans la *Nouvelle Revue Française* en 1957 et auquel fait écho la *Réponse d'un ami lointain* de Noica).

Comme Steinhardt, Noica se résigne rapidement (s'étant préparé comme nous l'avons montré au-dessus utilisant l'exemple du livre *Mathesis sau bucuriile simple*) afin de résister aux terreurs communistes. L'expérience des années de prison se retrouve dans ses mémoires *Rugași-vă pentru fratele Alexandru*, qui ne furent publiés qu'en 1990. Dans ce livre, Noica invite à prier pour ses tortionnaires, pour les communistes, nommés « les forts », « les vainqueurs », etc., et à leur pardonner car, en définitive, ils ne sont pas si heureux que cela. La solu-

tion adoptée par Noica pour survivre fut d'accepter son passé et de pactiser avec le communisme afin de continuer son œuvre. Surveillé par la Sécurité jusqu'à sa mort en 1987, Noica, en échange d'une certaine docilité vis-à-vis des autorités communistes, bénéficia aussi de quelques privilèges comme la possibilité de quitter la Roumanie pour de courts moments. Cela lui permit de se rendre dans des pays capitalistes comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne de l'Ouest. Nicolae Steinhardt eut la même « chance » à plusieurs reprises, en 1978, 1979, 1980. Steinhardt, comme Noica, avaient trouvé la solution : face au tortionnaire (c'est-à-dire l'abruti), inutile de se révolter. Mieux vaut reconnaître sa supériorité historique, l'ignorer et continuer son travail.

Rugați-vă pentru fratele Alexandru montre l'intelligence avec laquelle Noica manipula ses tortionnaires. Il rentra dans leur jeu avec calme et sérénité, comme tout condamné qui sait que tout est perdu, mais autant vivre sans regret et sans remords le restant de ses jours. Il ne céda jamais à leur pression, ne dénonça pas ses amis, mais parvint à se jouer des enquêteurs par un discours habile. Il obtint ainsi en prison le droit d'écrire et de lire (il lut les dix-sept volumes des œuvres complètes de Marx et d'Engels) comme des petits « cadeaux » de la part des tortionnaires, tel qu'une... orange sur laquelle il mit la main en tremblant (tellement l'orange lui faisait envie) et dont il finit par la manger jusqu'à la peau !

Prions alors pour le tortionnaire, car son âme ne lui appartient plus. Il n'y a pas de Peur active pour Noica, mais une Peur métamorphosée, car il arriva en prison avec une seule résolution en tête : le destin doit être accepté tel qu'il est. La Félicité peut être trouvée n'importe où (pourquoi pas dans une orange !) car c'est un état nourri par l'intérieur et non pas motivé par des sources extérieures à l'homme. Noica apprit aussi dans la prison à exercer son sens de l'humour. Le Rire et l'Ignorance contre la Peur. Noica qui entraîna avec lui tout le groupe en prison fit preuve d'un grand détachement envers ce que la vie put lui faire subir car, à l'instar d'autres philosophes, comme Spinoza ou Nietzsche, il savait que sa vraie existence ne commencerait qu'après sa mort. Il savait qu'il fallait flatter l'ennemi, si besoin, afin d'accomplir sa mission la plus chère : achever son œuvre.

Finalement, Noica restera toujours fidèle à son idée selon laquelle le communisme ne peut pas disparaître totalement, malgré la suprématie mondiale du capitalisme. Il existe des peuples structurellement peu capitalistes. Il ne nia donc jamais son antidémocratisme. Le philosophe trouva le pouvoir de résister au régime communiste, peut-être parce que l'idée de nationalisme, sous toutes ses formes, lui semblait plus adaptée aux réalités roumaines que la démocratie. Il refusa de s'enfuir du pays (ses idées légionnaires représentèrent le motif pour lequel il fut de la prison) et taira les détails de ses périodes d'extrême-droite et gauche dont il fut un témoin actif. De cette façon, il régla sa situation personnelle et apporta une réponse au problème du nationalisme roumain de l'entre-deux-guerres, qui se prolongea ensuite pour encore cinquante ans durant.

Noica et Steinhardt sortirent de la prison communiste réconciliés avec eux-mêmes. Ils apprirent à vivre tous les jours avec la Peur, puis à l'ignorer, dans la mesure du possible.

Bibliographie

- Caietele de la Rohia II*, 2000 : Nicolae Steinhardt in interviuri si corespondenta [Les Cahiers de Rohia II : Nicolae Steinhardt en entretiens et correspondances]. Baia Mare : Helvetica.
- Caietele de la Rohia III*, 2011 : Nicolae Steinhardt in interviuri si corespondenta [Les Cahiers de Rohia III : Nicolae Steinhardt en entretiens et correspondances]. Baia Mare : Helvetica.
- MAFTEI Mara Magda, 2013 : *Cioran et le rêve d'une génération perdue*. Paris : l'Harmattan, Collection Ouverture Philosophique.
- NOICA Constantin, 1992 : *Mathesis sau bucuriile simple*. București : Humanitas.
- NOICA Constantin, 2008 : *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*. București : Humanitas.
- ORNEA Zigu, 1980 : *Tradiționalism și modernitate în deceniul al treilea*. București : Eminescu.
- ORNEA Zigu, 1995 : *Anii treizeci. Extrema dreaptă românească*. București : Fundația Culturală Române.
- Prigoana*, 2010 : *Prigoana. Documente ale procesului C. Noica, C. Pillat, S. Lazarescu, A. Acterian, Vl. Streinu, Al. Paleologu, N. Steinhardt, T. Enescu, S. Al-George, Al. O. Teodoreanu etc.* București : Vremea.
- STEF Anca & STEF Raul, 2014 : *Supraviețuitorii. Mărturii din temnițele comuniste ale României*. București : Humanitas.
- STEINHARDT Nicolae, 1995 : *Jurnalul fericirii*. Cluj-Napoca : Dacia.

Note bio-bibliographique

Mara Magda Maftei, auteure franco-roumaine, est actuellement maîtresse de conférences à l'Université de Bucarest. Après avoir soutenu une thèse en 2007 sur l'histoire de la pensée économique, une deuxième thèse suivit en 2009 ayant comme titre *Cioran et la jeune génération*. À partir de 2008, l'auteure est chercheur associé du Centre de recherche Thalim (Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité XIX^e – XXI^e siècles), Université Sorbonne Nouvelle Paris 3. Collaboratrice permanente des revues littéraires roumaines *Viața românească* (2001–2008) et *Contemporanul*, auteure de multiples papiers scientifiques publiés aux États-Unis, Canada, France, conférencière invitée durant ces dernières années au Liban (Kaslik), Brésil (Sao Paulo), Irlande (Galway), Turquie (Izmir), Canada (Québec) sur le thème de la littérature engagée (relations entre littérature, histoire, doctrines, société), l'auteure a une carrière dans ce domaine depuis plus de quinze ans.